

Retour à Irapuato

La plupart du temps, la littérature ne se soucie que fort peu des luttes ouvrières et du syndicalisme. On doit donc saluer comme il se doit la reparation prochaine du recueil de nouvelles *Irapuato, mon amour* (L'atinoir) de l'écrivain mexicain Paco Ignacio Taibo II¹. Considéré comme le fondateur du néo-polar latino-américain et du festival international la *Semana negra* de Gijón, dans la région des Asturies, en Espagne, il est internationalement reconnu pour ses romans noirs et ses biographies de Che Guevara et de Pancho Villa.



Le présent livre rassemble une vingtaine de nouvelles d'inégale longueur qui ont toutes pour point commun de se dérouler durant un conflit social dans le Mexique des années 1970, en dehors de la conclusion de celle que nous reproduisons ici, avec l'aimable accord de son éditeur, qui clôt le recueil en évoquant le début des années 1980 et le changement d'époque qui les caractérise.

Sans jargon à placer ni thèse à défendre, tous ces récits empreints d'une grande humanité, non dénués d'émotion et d'humour, relatent les combats et les efforts des gens de peu pour une vie meilleure. Tout est dit dans cette déclaration de la Fédération ouvrière de Guadalajara en exergue de ce dernier récit : « Si vous gardez un peu de tendresse pour vos filles, s'il vous reste encore un peu d'amour pour vos frères, si vous avez quelques sentiments humanitaires, rejoignez la lutte des classes. » [NDLR]

RETOUR

(Novembre 1982)

Antonio dit :

– En deux mois, à Irapuato, on est passé de trois mille cinq cents travailleurs à tout juste deux mille dans l'industrie de la confection.

Olga dit à son tour :

– Ça te donne envie de pleurer. Être là à se battre de juin à fin octobre pour garder les emplois et ne pouvoir rien faire contre la fermeture d'Acero.

Antonio reprend :

– La crise est dure On en est à trois fermetures d'usines définitives. Celle d'Acero, celle de l'atelier de Costa Elías et de celui de Pancho Guerrero. Chez Austin, ils ont foutu dehors trente-cinq pour cent du personnel, quarante-cinq pour cent chez Holliday et vingt pour cent chez Maquilas Populares et Maquilas d'Irapuato. Ils

¹ Sur son œuvre, on lira avec intérêt le livre issu d'un travail universitaire de Sébastien Rutès, *Lénine à Disneyland – une étude littéraire sur l'œuvre de Paco Ignacio Taibo II*, L'atinoir, 2010, qui préface aussi *Irapuato, mon amour*. Le même a aussi traduit et postfacé le dernier livre de Taibo paru en français : *Revenir à Naples*, Nada, 2021.

baissent les salaires et reviennent au travail à la tâche sans taux de garantie. La moitié des Ateliers familiaux ont fermé, les autres travaillent trois jours par semaine, tout au plus.

Là où la FAT² avait une section, on a pu résister, on a au moins pu obtenir des indemnités. Mais là où il n'y avait pas de syndicat où la CTM³ était présente, on a mis les gens dehors sans un sou.

Irapuato a changé. Dans la rue, on ne s'aperçoit pas que la crise est là. Elle se cache dans chaque quartier, elle affleure dans les discussions des femmes lorsqu'elles font la queue pour acheter des tortillas, mais elle est bien présente lorsque je parle avec Toño, Olga et Berta dans les locaux du syndicat.

Je ne connaissais pas le nouveau local, acheté à un patron en faillite, rapidement retapé avec un toit en contre-plaqué dans la partie arrière avec assez d'espace pour faire des assemblées et installer quatre ou cinq bureaux. Heureusement, comme le précédent, il est énormément ensoleillé.

Je suis revenu à Irapuato presque dix ans après Estrella de Oro. Le prétexte est de faire un reportage pour *Información Obrera* sur les formes de résistance à la crise d'un secteur organisé et très combatif. Dans le fond, je reviens parce que je ne veux pas perdre dans le tiroir aux oubliés ces souvenirs et ces gens, je ne veux pas oublier. Je veux continuer à trouver des arguments pour expliquer pourquoi Irapuato c'est mieux que New York ou Paris. Parce que sur la planète schizo-phrénique de mes goûts et préférences, cette ville brille plus au soleil que Madrid ou Barcelone, et que le snack de Guerrero n'est pas comparable au kiosque à sandwiches du vieux quartier d'Amsterdam.

En préservant Irapuato dans la mémoire, c'est un morceau de moi-même plein de tendresse que je préserve. Mais pour Irapuato, pour l'Irapuato ouvrier des couturières syndiquées, mes manies n'ont pas beaucoup d'importance. L'Irapuato ouvrier raconte sa tragédie syndicale.

Olga me dit :

– La section de Ropa Acero était la meilleure du syndicat, pas vrai Paco ? On a fait plusieurs grèves, on a gagné contre ce connard de type. En juin 82, à cause du manque de tissu qui a provoqué la grève dans le textile,

² CTM : *Confederación de Trabajadores de México* (Confédération des travailleurs du Mexique). Centrale syndicale née en 1936. Elle deviendra l'appareil syndical soutenant le pouvoir du parti unique, le *Partido de la Revolución Institucional* (PRI). Les notes sont du traducteur.

³ FAT (*Frente Auténtico del Trabajo*) : confédération indépendante de syndicats, de coopératives de travailleurs et d'organisations communautaires qui milite pour la mise en place au Mexique d'un socialisme autogestionnaire. Fondée en 1960, elle compte environ soixante-dix mille adhérents. Elle est représentée dans une quinzaine d'États. Elle est organisée en assemblée et agit dans les milieux ouvriers, urbains et paysans.

la production est en baisse. De trois mille cinq cents pantalons par jour elle passe à trois mille et ensuite à deux mille cinq cents. Le patron disait que le tissu était cher, que les coûts de la main d'œuvre étaient très élevés, qu'on ne pouvait pas concurrencer les « maquilleiros » locaux qui payaient mal, fraudaient le fisc et ne payaient pas la Sécurité sociale. Le 13 juillet l'usine a fermé. Si on allait à la grève, on prenait le risque de lui rendre service. On avait des bons salaires chez Acero parce qu'on les avait gagnés, il ne nous a fait aucun cadeau. C'est par la lutte qu'on a gagné. Par exemple, on avait gagné pour obtenir les augmentations des dix, vingt et trente pour cent, mais ça nous a fait comme une drogue. Pendant qu'on sortait trois mille quatre-vingts pesos par semaine, des camarades qui faisaient le même travail dans des ateliers, n'en avaient que mille huit cents à mille cinq cents et parfois pas plus de mille. Avec la fermeture, les tensions ont commencé. Des camarades disaient : « On va dire oui à la grève, si ça doit péter que ça pète. Le temps passait. D'abord, une semaine, puis une autre, le patron nous proposait de nous prêter de l'argent mais nous savions qu'en acceptant ça ferait disparaître nos indemnités s'il se mettait en faillite. »

Olga repousse une mèche qui lui tombe sur le front. Je l'ai déjà vue faire ce geste il y a cinq ans, le même geste, cette rage qui la gagne au fur à mesure que les souvenirs se font plus présents.

– Il y a eu des pressions pour rouvrir. On nous a proposé de travailler trois jours par semaine avec des garanties. Ça n'a duré que deux semaines. Le patron disait : « Attendez encore un petit peu, attendez encore un petit peu plus. Je pars aux États-Unis pour aller vendre le pantalon. »

Antonio intervient :

– Ce qui est désespérant, c'est qu'on n'a pas assez de culot pour négocier ou pour se battre. La crise nous laisse complètement désarmés, même si...

Olga le coupe :

– On faisait les gardes dans l'usine. Il fallait pas qu'en plus, il vienne se voler ses propres machines ou un truc dans ce genre. C'est pour ça que, quand, le 8 octobre, il a essayé de sortir tous les vêtements dans un camion, on a bloqué la porte.

Je peux reconstituer la scène, je l'ai vue pas mal de fois, et même mieux encore, il y a quelques années, je l'ai vue dans cette même entreprise.

Un camion vient se ranger devant la porte. Le patron, le fils du patron, des cadres, en descendent et vont le charger. Ceux qui montent la garde sortent de l'ombre, ils courent au téléphone, peu à peu, la *raza*⁴ se rassemble : vingt, trente femmes, deux hommes plutôt malingres. Les femmes de la confection sont des dures

à cuire. Comme dit Olga : « On nous maudissait, maintenant c'est pire. » Elles s'en vont toutes en groupe vers la porte, elles gênent le passage de ceux qui chargent le camion, elles parlent toutes en même temps.

Olga avait dû dire :

– Non, la porte est fermée et rien ne sortira d'ici.

Le patron étranglé par la colère a dû essayer de parler, ses fils plus « modernes », ont dû appeler un notaire.

Les travailleuses avaient dû dire :

– On protège nos intérêts.

Le patron a dû dire.

– Mais c'est moi le propriétaire de l'usine.

– Ah bon ? Et comment ça se fait que pendant tout le temps qu'on a été là, vous n'avez pas vendu un seul pantalon et que maintenant que l'usine est fermée vous vendez tout ?

Bref, menaces et tout le reste. Le patron sent que ces femmes peuvent passer de la revendication à la mutinerie. Il décharge la marchandise, il accepte de signer un accord qui garantit leurs droits aux travailleurs.

Olga reprend son récit :

– Nous, on crie : « Du travail, du travail ! On veut du travail, on veut du travail ! » Le vendredi précédent on avait monté un autre chambard parce que les fils du patron essayaient de briser l'unité du syndicat.

Antonio prend un ton fataliste :

– Mais c'était déjà perdu. On a commencé à faire machine arrière sans accepter les indemnités. Nous, deux choses nous intéressaient : essayer de sauver l'organisation syndicale et maintenir les emplois. Quand il nous a proposé les indemnités...

Olga le coupe à nouveau :

– On lui a même proposé d'aller nous-mêmes vendre les pantalons restés dans le dépôt. Il y avait douze mille pantalons dans l'entrepôt, de la bonne qualité, qu'on avait faits. Il n'a pas accepté. Comme on avait plus de solution, on lui a dit : « Bon, puisque c'est comme ça, on va faire grève. »

Le stylo n'avance plus sur la feuille, les phrases d'Olga, une après l'autre me submergent pendant que je reconstitue cette lutte angoissante pour sauver les emplois sans perdre sa dignité.

– On lui a proposé de réduire la charge de travail de cinquante pour cent, une fermeture temporaire de deux mois sans salaires pour lui donner le temps de placer la marchandise. On lui a proposé de vendre nous-mêmes les pantalons, on lui a proposé une prolongation du contrat. Évidemment, tout ça, on se le ferait payer au moment de l'augmentation du contrôle ouvrier des conditions de travail, et avec un nouveau rapport de force dans l'entreprise. On a compris qu'il n'avait aucune intention de maintenir l'activité de la boîte. Alors, on a commencé les gardes pendant le préavis et on s'est

4 Raza : Le mot est utilisé au Mexique pour désigner les gens, les camarades, les amis, le peuple et n'a aucune autre connotation.

mobilisées. Dans une ville comme la nôtre on peut mettre un joli bordel. La FAT a la réputation d'être agressive. Il sentait qu'il pouvait perdre sa réputation d'« honnête citoyen d'Irapuato ». Il disait même : « N'allez pas balancer des tracts. » Le 22 octobre le conflit s'est arrêté. On a accepté d'être indemnisés à cent pour cent, on nous a annulé le remboursement des prêts et on nous a donné un million de pesos de plus à partager entre tous, plus un accord qui prévoyait qu'en cas de réouverture de l'usine, il réembaucherait tout le monde avec le même syndicat.

Cent cinquante travailleurs, tous d'excellents syndicalistes, se sont retrouvés au chômage.

Depuis trois heures, nous sommes assis dans le local. La nuit commence à tomber. Au fond, près de la salle de réunions, quelques petits groupes se sont formés. Ce sont des groupes d'alphabétisation, des cours de confection et une réunion de camarades licenciées qui essaient de s'organiser en coopérative.

Olga est partie. Elle travaille maintenant dans un petit atelier. Elle profite du samedi pour peindre sa maison. Toño est pendu au téléphone. Je vais me dégourdir les jambes, aller respirer dans la cour. J'allume une cigarette.

Qu'est-ce qui m'attache à ces gens ? La joie et la rage avec lesquelles ils défendent leur droit à changer la qualité de la vie. La crise a détruit plusieurs sections syndicales de la FAT à Irapuato. Beaucoup de ses meilleures militantes se sont mariées, se sont détournées de la lutte, d'autres s'y sont épuisées, un tout petit nombre a été corrompu et a profité de l'expérience pour se transformer en contremaîtres très appréciés du patronat. Il n'y a que trois sections qui se maintiennent avec de petits réajustements de personnel, mais l'expérience reste forte. Beaucoup de camarades ont fini dans de petits ateliers où elles alimentent l'organisation syndicale, d'autres ont changé d'usines et gardent bien au chaud de vieilles semences, d'autres organisent une coopérative qui leur permet de tenir au milieu de la crise. Toño m'apporte une boisson du bureau.

– Qu'est-ce que vous en pensez de tout ça, grand chef ?

– Ben, rien, toujours pareil.

– La crise ne durera pas toujours. Il faut sauver les meubles, il faut sauver l'expérience acquise et on repartira à la bataille. Et cette fois pour de bon, on organisera l'industrie de la confection en un seul syndicat indépendant.

– Tu me préviens pour venir donner un coup de main.

– Bien sûr, manquerait plus que ça, grand chef.

Le lendemain, j'ai pris un autocar de la ligne Transportes del Norte, je suis retourné au DF⁵. En sortant du boulevard pour prendre l'embranchement qui mène à la route nationale en direction de Silao et de León, je me

5 DF : Le Distrito Federal est l'entité qui regroupe les *Delegaciones* (aujourd'hui *alcaldías*). Ce sont de vastes arrondissements de la capitale de la république mexicaine, constituée en fédération d'États. La gouvernance ainsi que tous les pouvoirs administratifs et politiques ont été élus au suffrage universel pour la première fois en 1997. Le DF est constitué et organisé comme un État au sein de la fédération.

suis retenu de me mettre contre la vitre et de regarder en arrière. Ce que je voulais voir, je le voyais avec les yeux du souvenir.

J'ai allumé ma dernière cigarette à Irapuato, et je me suis dit : « Je reviendrai. »

Traduction Jacques Aubergy

MORCEAUX CHOISIS

Réponse au Secours rouge

L'organisme intitulé « Secours rouge » ne perd pas une occasion lorsqu'il s'agit de masquer son hypocrisie en matière de défense des emprisonnés et des persécutés politiques.

Aujourd'hui, il lui prend la fantaisie de réclamer l'amnistie pour mon cas. Le Secours rouge s'attache à démontrer ainsi son indépendance politique, tout comme il s'attache à démontrer le plus souvent possible un internationalisme qui n'exclut pas une soumission servile au gouvernement de Moscou, qui torture et emprisonne les meilleurs révolutionnaires dans les bagnes de Russie.

Que le Secours rouge sache bien que, anarchiste convaincu, je ne tolérerai jamais que ma défense soit prise par les enfants de cœur du fascisme rouge qui sévit en Russie, pas plus d'ailleurs que par tout autre polichinelle politique qui viendra crier aujourd'hui amnistie pour m'enfermer lui-même demain. Ma carcasse est suffisamment dure pour résister à plus d'un séjour dans les geôles des régimes blancs ou rouges qui pourront porter atteinte à ma liberté. Ce n'est pas pour cela que j'irai implorer la pitié de gens qui ne sont que des rabatteurs de certains politiciens et les valets d'un régime qui ne le cède en rien au régime capitaliste.

Dans le journal *La Défense* du 31 décembre, les bons apôtres du Secours rouge consacrent quelques lignes à ma personne. À l'avenir, je les dispense entièrement d'une formalité aussi hypocrite ; je ne pourrai que mépriser une telle sollicitude tant qu'elle ne s'étendra pas aux victimes de Staline.



Mohamed Saïl, *L'Éveil social*, n° 2, février 1933, in *L'Étrange étranger – Écrits d'un anarchiste kabyle*, Lux, 2020.